

**PAR L'AMOUR**

**DIEU EST, L'HOMME DEVIENT.**



# PAR L'AMOUR

## DIEU EST, L'HOMME DEVIENT

PAR

VALENTIN DELVAUX

Estote perfecti sicut et Pater vester  
celestis perfectus est.—Math. 5. 48.

Devenez parfaits comme votre  
Père céleste est parfait.



**PARIS.**  
E. DENTU, Palais-Royal, 17,  
40 Galerie d'Orléans.



**LUXEMBOURG.**  
HEINTZÉ Frères.

1867.

Luxembourg. — Imprimerie de HEINTZÉ Frères.

## **Au lecteur.**

Je viens, cher lecteur, vous parler d'une grande chose. Je me suis proposé de vous dire une vérité que chacun sait parfaitement et que je ne fais que répéter, à savoir que l'amour est tout.

Je ne voudrais dire ici-bas qu'une seule et unique chose; toutes mes paroles, je voudrais ne les employer que pour exprimer une seule idée; ma vie entière, je voudrais pouvoir la consacrer à faire propager une seule vérité — mais elle contient toutes les autres — la grande vérité qui consiste à dire que l'amour est tout. Ma faible voix n'interrompt le modeste silence, où je me plais tant de faire glisser en avant la légère

barque de ma paisible vie, que pour faire entendre ce seul mot. Acceptez avec moi, cher lecteur, que l'amour est tout, et je n'aurai plus rien à ajouter, car tout mon savoir y est contenu. C'est là tout ce que je veux dire, tout ce que je peux dire; et si toute ma vie je ne disais rien d'autre, ma vie serait suffisamment remplie et j'en aurais bien profité.

Oui, l'amour est tout. Il est tout chez Dieu, il est tout chez l'homme. Dieu ne fait qu'une chose, il aime; et l'homme ne devrait rien faire qu'aimer. Ayons du cœur, cher lecteur, et nous aurons tout ce qu'il faut. Ne regardons pas à l'esprit, car l'esprit n'est rien à côté du cœur, n'est qu'un agent terrestre et fragile à côté du cœur qui est un souffle divin et éternel.

L'amour est tout, et le cœur de l'homme qui contient l'amour est tout l'homme. L'esprit humain, auquel on donne bien à tort une si haute importance, n'est en réalité

que fort peu de chose. J'ai l'intime conviction que l'esprit n'est pas une puissance par lui-même; je pense que l'esprit n'est rien que le miroir où le sentiment du cœur peut se voir lui-même et où plusieurs sentiments peuvent se voir l'un à côté de l'autre. Concevoir et raisonner, c'est regarder et comparer et rien de plus.

Kant, le grand Kant, voulut savoir ce que réellement peut faire la raison pure. Par lui l'esprit était parvenu sur la montagne de son royaume et d'un seul coup d'œil il pouvait en mesurer toute l'étendue. Eh bien, Kant a vu que l'intelligence est une île rocailleuse, limitée par un océan immense; il s'est aperçu, que pour arriver de cette île à la terre ferme, l'on doit passer l'océan. Kant a trouvé que l'esprit humain seul ne suffit pour fonder la morale, c'est-à-dire l'homme actif. Kant avait raison. La morale est le sentier dans lequel doit marcher l'homme ici-bas, et l'esprit n'est rien

que la lumière qui éclaire ce sentier. Dire que la lumière de l'esprit a tracé le sentier, c'est comme si un païen venait prétendre que c'est le soleil qui a créé le monde.

Pour être convaincu que l'esprit n'est qu'un agent subalterne, on n'a qu'à remarquer comment il se laisse employer partout où l'on veut bien se servir de lui. Veut-on faire le bien, l'esprit promène son flambeau dans le chemin de la vertu; veut-on faire le mal, l'esprit — qui est trop docile de sa nature pour être indépendant — s'en va prendre sa lanterne sourde pour éclairer et rendre brillants les égoûts hideux du vice.

C'est donc le cœur qui règne en maître dans l'individualité humaine. L'esprit est le flambeau qui éclaire la route terrestre où doit marcher l'homme; mais à côté de ce flambeau et plus haut que lui se trouve rien qu'une étincelle bien petite et à moitié cachée encore, qui cependant possède mille



fois plus de lumière que le flambeau de l'esprit. Cette petite étincelle, qui est cet atôme de la divinité qui, lors de la création, a été posée dans le cœur de l'homme, est un véritable germe grandissant toujours, pour plus tard envahir, conquérir et posséder l'individualité humaine toute entière. Cette petite étincelle dans le cœur de l'homme, voilà le maître de céans. C'est elle, quand elle commande et règne, que nous nommons amour, que d'autres appellent volonté.

Si je réussis à faire voir que l'amour est tout, j'aurai prouvé en même temps que le cœur, qui contient l'amour, est chez l'homme la chose principale et la chose qui dure toujours.

Ainsi, cher lecteur, vous savez d'avance tout ce que je vais vous dire et qui n'est que le développement de cette seule pensée : *L'amour est tout*. J'ignore vraiment si je réussirai dans ma tâche. Cependant j'ai les

meilleures intentions du monde. Je me trouve si bien avec mes idées, mes rêveries, dirais-je plutôt, sur cette grande chose que je nomme amour; je m'y trouve si bien que j'ai l'intime conviction que tous ceux de mes lecteurs qui voudront bien me croire, s'y trouveront bien également.

Lisez donc, cher lecteur, et jugez.

Weiswampach (Grand-Duché de Luxembourg),  
Novembre 1866.



## PREMIÈRE PARTIE.



### **L'amour et l'homme.**

---

§ 1<sup>er</sup>. *De toutes les choses qui existent sur la terre aucune n'est durable, l'amour seul excepté.*

Tout passe en ce monde et rien n'y est durable. La fleur des champs commence sa gracieuse existence le matin et la finit le soir. Le grand chêne du bois a une vie plus longue, mais inmanquablement viendra l'heure où il succombera.

Le papillon qui voltige autour de la fleur, survit d'un jour peut-être à celle-ci; mais qu'est-ce donc qu'un jour? Le corbeau noir, qui va dormir le soir sur le sommet du vieux chêne, atteint souvent, dit-on, l'âge d'un siècle; mais qu'est-ce donc qu'un siècle? Le temps a la main large et prodigue; il donne un jour à la fleur, au papillon; au chêne, au corbeau, un siècle. Mais pour le temps, un jour et un siècle sont la même chose.

Tout passe vite ici-bas, l'été et ses agréments, l'hiver et ses rigueurs, le jour avec sa clarté, la nuit avec ses ombres, le bonheur qui sourit, le malheur qui pleure, la jeunesse vive et alerte, la vieillesse lente et lourde. Rien n'est durable en ce monde.

Mais, dit-on, la science et les arts des hommes leur survivent; la gloire du héros, dit-on, ne meurt pas avec lui. La science, dit-on, reste toujours et l'éclat de la gloire ne se ternit jamais. On le dit; mais on se

**trompe.** Oui, malgré ce qu'on dit, la science humaine est périssable et la gloire du monde passagère. Comment la science des hommes pourrait-elle être inaltérable et la gloire du monde immortelle, puisque ce monde fragile tombera un jour avec l'homme qui l'habitait ?

Disons donc que tout passe en ce monde et ce monde lui-même passera, il marche vers sa fin chaque jour.

Comment ! il n'existerait rien, absolument rien qui fût durable ? — Une chose, une seule sait résister, sait braver le temps et sa puissance, car il n'a pas de prise sur elle. Cette chose, c'est l'amour.

Le beau tableau qui frappe la vue n'agit que durant le seul instant qu'on le regarde ; le chant mélodieux ne fait impression qu'aussi longtemps qu'on l'écoute. Mais si le tableau sait émouvoir les fibres intimes du cœur, si le chant mélodieux parle aux sentiments élevés de l'âme, l'un et l'autre resteront.

La toile qui peint le dévouement, le chant

qui raconte le sacrifice, ce peut être des choses purement terrestres ; mais ils deviennent des choses surhumaines, s'élèvent dans les hautes sphères et planent au-dessus des misères de ce globe ; ils ne périront jamais et subsisteront toujours.

Tout ce qui est de ce monde tombera un jour comme lui. Les beaux sentiments du cœur ne sont pas de ce monde éphémère ; ils sont comme l'âme de ce cœur fragile, survivront à la substance de ce cœur et sont immortels.

Voulez-vous donc profiter de la vie — qui peut-être finit demain déjà — consommez vos efforts en actes de dévouement, sacrifiez votre existence toute entière au service de la bonne cause, aimez, aimez et vous ne mourrez jamais.

Tout passe en ce monde. L'amour, lui, passe à travers le monde, mais va plus loin que lui. Quand rien n'existera plus, l'amour seul existera encore.

§ 2. *Aimons toujours, il n'y a nulle autre chose qui vaille; aimons et nous vivrons véritablement et éternellement.*

Que l'homme fasse tout ce qu'il veut, en y regardant bien, on voit, qu'en définitive, il ne fait rien. Toutes ses actions, quelles qu'elles soient, n'ont aucun résultat qui vaille, à moins que le cœur n'ait tout conduit et fait.

Tel homme diligent et économe a travaillé toute sa vie pour amasser de la fortune. Quand il meurt, à quoi ses biens peuvent-ils lui servir? — On dira: c'est pour ses enfants. Mais n'est-il pas possible que l'argent hérité de leur père sera justement leur perte, les fera hautains, fainéants et sots?

Tel homme laborieux a employé toute sa vie à répandre l'instruction dans le peuple et croit avoir atteint un bien noble but.—

Mais cette instruction à quoi sert-elle ?  
Fait-elle les hommes meilleurs ?

Tel ministre a cherché à bien diriger les affaires de son pays, à guider d'une façon habile les discussions d'un parlement; il a fait passer telles et telles lois importantes, qui après sa mort seront pour lui une gloire éternelle. — Oui, mais la meilleure loi du monde, que peut-elle faire ? Peut-elle rendre le cœur de l'homme meilleur ?

Voilà le prêtre qui dit : j'ai une mission divine à remplir, j'offre à Dieu les sacrifices qui lui plaisent, je le fais adorer et lui adresser des prières. -- Oui, mais ces sacrifices donnent-ils à Dieu une chose qu'il n'avait pas déjà ? Dieu a-t-il besoin de ces adorations, de ces prières ? Serait-il moins grand, si elles venaient à lui manquer ?

Et le laboureur qui dit : c'est moi qui conserve le monde, je donne aux hommes leur nourriture, sans elle tout cesserait bientôt d'exister. — Oui, mais cette vie



que vous entretenez chez l'homme, est-elle réellement pour lui un bonheur? Je ne le crois pas. Je crois que la vie n'est qu'une longue chaîne de misères; de sorte qu'il serait préférable que cette chaîne fût rompue le plus tôt possible.

En résumé, il n'y a rien au monde qui ait une valeur. Tout ce que fait l'homme n'est en définitive pas grand'chose. Aussi toute gloire humaine n'est qu'une vaine fumée, qui souvent ne sert qu'à rendre le cœur orgueilleux.

Je me trompe, il y a cependant une chose qui vaut. C'est elle seule qui a une valeur réelle. Nous l'avons nommée, c'est l'amour.

Donner de la richesse à quelqu'un n'est rien; mais lui donner les moyens de développer les beaux sentiments de son cœur, voilà ce qui s'appelle le faire riche de la vraie richesse.

Instruire les hommes n'est profitable que si le cœur est en même temps instruit et agrandi.

Une loi ne vaut que quand elle tend à embellir les sentiments d'une nation.

Les prières et les sacrifices ne sont bien accueillis de Dieu que quand ils viennent d'un cœur qui aime véritablement; c'est alors seulement qu'ils rendent l'homme meilleur.

La nourriture du corps n'est bien employée que quand elle fait continuer une vie consacrée aux œuvres de l'abnégation et de l'amour.

Tout faire par amour, voilà ce qui vaut. Toutes les actions, les plus petites comme les plus grandes, ne valent qu'autant qu'elles renferment de l'amour.

Aimons donc, aimons toujours et ne faisons jamais autre chose, car il n'y a au monde nulle autre chose qui vaille.

Aimons donc, ne faisons rien qu'aimer et nous vivons véritablement et éternellement.

§ 3. *En toutes choses c'est l'amour qui fait marcher l'homme.*

Tout ce que fait l'homme, il le fait par amour de quelqu'un ou par amour de quelque chose.

Celui qui travaille uniquement pour vivre, pour pouvoir contenter les premiers besoins de sa conservation physique, ne travaille que par amour de son corps.

Tel autre consacre ses jours et ses nuits pour acquérir la science. Il est inspiré par l'amour de la science, ce qui, en réalité, est l'amour de lui-même, car il désire savoir ce qui est, ce qui est vrai, afin d'être par là éclairé sur son propre fait et sur celui de ses actions. Ce n'est souvent rien qu'une simple curiosité.

Tel autre veut à toute force, et en bravant les plus grands périls, acquérir la gloire. Le moteur ici, c'est l'amour de la

gloire; ce qui, en définitive, n'est aussi qu'amour de soi-même.

Tel autre souffre mille tortures pour devenir riche. Ici c'est l'amour des richesses, la soif de posséder qui commande à toutes les actions. C'est donc encore une fois l'amour de soi-même.

Tel autre enfin, et celui-ci seul est dans la vérité, ne fait rien pour lui-même. Il ne pose une action que parceque cette action lui paraît être bonne en elle-même, bonne sans voir à la connexité qu'elle peut avoir avec sa propre personne. On pourrait dire qu'un tel se met à la place du bien et qu'il agit en son nom, en s'oubliant lui-même. Celui-là agit par amour du bien, ou ce qui est la même chose, par amour de Dieu.

Ce dernier peut aussi agir pour lui-même; mais s'il le fait, il ne doit pas mettre sa propre personne plus haut que celle de ses semblables.

Ainsi donc, quoique fasse l'homme, c'est toujours et uniquement l'amour qui le rend actif. Cet amour peut être un amour exagéré de lui-même, et alors c'est un mauvais amour, un amour qui n'en est pas un; ou bien, c'est l'amour du bien tout pur, et alors c'est le bon amour, qui seul mérite d'être appelé de ce nom.

Le bon amour, que nous appellerons simplement amour, devrait tout faire en ce monde.

Quant au mauvais amour, n'en parlons plus; il n'est que l'absence du vrai amour.

Pour bien agir, laissons-nous donc toujours attirer par l'amour, et que jamais il ne nous repousse!

§ 4. *Si l'homme est guidé par l'amour du bien, qui lui est indiqué par la conscience de son cœur, on peut dire que c'est Dieu qui le guide, car l'amour est le souffle de Dieu qui l'anime.*

Ce qui fait agir l'homme c'est donc l'amour qui attire ou l'amour qui repousse. Mais comment peut-on distinguer les deux choses l'une de l'autre?—Par la conscience de notre cœur.

L'homme qui marche ici-bas dans les ténèbres, a reçu lors de sa naissance un flambeau pour le guider dans son chemin. L'esprit est le flambeau qui brille pour rendre visible à l'homme la voie sur laquelle il doit s'avancer et qui lui éclaire la route de la vie. Mais la force, l'impulsion, le moteur qui l'y fait marcher et qui commande, c'est le cœur.

C'est la conscience du cœur qui dit à

l'homme ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire. La raison est à côté du cœur comme le pilote d'un navire, qui doit le guider dans une passe difficile, est à côté du capitaine qui le commande.

L'homme s'égare aisément dans son chemin. Il est incapable de découvrir par lui seul toutes les vérités qui existent. Mais ces vérités une fois connues de lui, son cœur, avec un tact infailible, les distingue, les juge et les apprécie à leur juste valeur. Ces vérités n'ont besoin que d'être mises en présence du cœur humain pour que celui-ci, par un élan spontané, s'y précipite, les saisisse et les attire à lui, justement comme l'aimant saisit et attire le fer qui est placé devant lui et à sa portée.

L'âme du cœur humain est d'une essence divine, et parfois elle ne s'en souvient plus. Mais dès qu'elle rencontre quelqu'un de sa famille, si je puis m'exprimer ainsi, elle le reconnaît instinctivement, et s'y attache

comme à une ancienne connaissance dont elle ne se rappellerait plus le nom. Elle l'affectionne sans savoir pourquoi; et quand peu à peu elle apprend à savoir qu'elle est parente avec lui, alors seulement elle se retourne et se regarde elle-même; alors seulement elle commence à s'estimer autant qu'elle le mérite, en pensant à la grande origine dont elle peut à juste titre s'enorgueillir.

Le cœur humain, qui est le chef de notre individualité, pour apparaître dans toute sa beauté et être reconnu pour ce qu'il est réellement, n'a besoin que d'être nettoyé de la poussière qui le couvre; le cœur, pour briller de son véritable éclat n'a besoin que d'être poli comme on le fait pour le diamant, et il offrira, malgré des imperfections apparentes, une splendeur qui affusquera toute autre splendeur terrestre. Oui, regardez-y bien dans le cœur humain; vous y verrez de bien grandes choses, car vous y trouverez Dieu lui-même.



Ce que je dis là n'est pas une vérité métaphorique. Non, c'est la réalité toute pure, comme il sera expliqué plus tard.

Disons donc que la conscience du cœur qui conduit l'homme est un guide sûr et infallible, puisque c'est le souffle de Dieu lui-même qui l'anime et le vivifie.

§ 5. *Qu'est-ce que l'amour?*

L'amour est-ce l'amitié? Est-ce le lien naturel de la parenté? Est-ce ce noble sentiment de l'âme qui enchaîne ensemble deux cœurs humains, de façon que les deux n'en font plus qu'un?

L'amour est-ce le repentir de Madelaine la pêcheresse? L'amour est-ce la mort vivante de l'anachorète qui se retire dans le désert et y consume sa vie? L'amour est-ce le courage de Léonidas aux Thermopyles? L'amour est-ce le sacrifice de sa propre vie pour sauver celle des autres?— Qu'est-ce donc que l'amour?

Quand on aperçoit le ruisseau qui murmure au fond de la riante vallée, et qu'on entend chanter les oiseaux qui sautillent d'une branche verte à l'autre, et qu'on voit les fleurs dans les prés, et qu'on sent les parfums qu'elles répandent, et qu'on

est seul au milieu de cette belle nature, quel est alors le sentiment qui s'éveille dans le cœur? Qui pourrait le peindre, le décrire, l'expliquer? Pourquoi, en ce moment-là, est-on saisi d'une émotion si étrange que souvent elle appelle dans l'œil attendri de chaudes larmes, que celles-ci tombent goutte par goutte sur la poitrine haletante, où se débat un cœur gros et gonflé? D'où viennent ses larmes dans l'œil? D'où arrivent dans le cœur ces troubles, ces agitations?

Dans tout cela, certes, l'amour est pour quelque chose, y est tout peut-être. Mais dire au juste ce que l'amour est, voilà ce qui est fort difficile.

Quand on prétend mettre l'homme au-dessus de toutes les autres créatures, on parle en premier lieu de sa raison, de son intelligence; on dit que c'est elle qui est le signe distinctif, qui fait de l'homme le roi de la terre. Cependant, en y regardant

bien, on trouve que de toutes les choses que je viens de nommer plus haut, l'amitié, le lien de la parenté, le dévouement, le repentir, l'abnégation, le courage, le sacrifice, les émotions du cœur, pas une n'est comprise par la raison, par l'intelligence. Réellement, la raison ne peut s'expliquer un seul de ces sentiments. Ces sentiments ont la plus haute importance, et pourtant l'on ne peut nier que la raison ne les comprend pas.

Ce dont nous avons parlé plus haut, c'est tout ce qu'il y a de plus beau dans l'homme; et nous soutenons que la raison ne sait pas seulement ce que c'est. Elle connaît bien ces choses; mais c'est-là tout aussi. En saisir le fondement, dire ce qu'elles sont et d'où elles viennent, voilà ce qu'elle ne peut pas. La raison est incapable de comprendre un seul des phénomènes qui se produisent dans le cœur.

Ainsi donc, la sympathie naturelle qui

fait qu'un homme que vous voyez pour la première fois vous plaît; l'antipathie, qui est juste le contraire; la passion folle du cœur, existant entre deux jeunes personnes de sexe différent; l'extase, qui est comme une échappée momentanée de l'âme hors du corps; toutes les fortes passions du cœur, comme la jalousie, la haine, la colère; le remords cruel et indomptable, qui parfois terrasse l'esprit le plus fort; l'imagination, l'inspiration du poète, de l'artiste; le pressentiment, dont quelque fois le froid raisonnement nie l'existence, parce qu'il n'y peut rien comprendre: rien de tout cela n'est explicable à la raison.

Dans le cœur humain il y a encore beaucoup d'autres choses qui sont incompréhensibles à la raison, comme la puissance de l'exemple, d'où naît la contagion du ridicule, la propagation de la joie, de la tristesse. On y rencontre aussi le sentiment de l'honneur. Ni la raison ni la logique ne

peuvent nous dire pourquoi l'honneur d'un homme vaut plus que des millions d'écus. Aussi toutes les deux doivent-elles déclarer insensé celui qui préférerait la perte de la vie à la perte de l'honneur.

En résumé, disons donc tout simplement que la raison n'a jamais compris ce qui se passe dans le cœur, ne sait en aucune façon ce que c'est que le cœur ni l'amour qu'il contient.

§ 6. *L'amour c'est l'action régulière et naturelle de l'être.*

Si la raison n'est pas capable de résoudre la question : *qu'est-ce que l'amour?* qui donc la résoudra?

Le cœur de l'homme est tout l'homme. En considérant l'homme, pris isolément, ou bien en prenant l'homme comme membre d'une famille, comme citoyen d'un état, ou comme faisant partie de la grande société du genre humain, bref, en le prenant dans toutes les positions quelconques où il peut se trouver, c'est le cœur qui le guide et qui conduit tout.

Toute la création n'a été chez Dieu le créateur qu'un acte du cœur; et dans la suite tout ce que font les créatures, ne devrait être rien que des actes du cœur. Chez elles, la famille, la société, la religion, ne sont que l'effet des sentiments qui germent et se développent dans le cœur.

La vie en société est une nécessité absolue de l'humanité. Un homme tout seul ne peut rien faire sur la terre; toujours faut-il des réunions d'hommes pour arriver à quelque résultat. L'homme n'est réellement un homme que quand il n'est pas seul, que quand on le considère comme vivant avec ses semblables.

Chacun est créé pour vivre dans la société de ses semblables. Il vit en premier lieu avec sa famille. L'homme seul, la femme seule ne forment en quelque sorte, chacun pris isolément, que la moitié d'une créature humaine; il faut les deux réunis par le mariage pour avoir un homme humainement achevé et complet.

L'homme est éminemment sociable. Il lui faut la société avec sa femme, la société avec sa famille, la société avec sa commune, son pays, la société avec l'humanité entière, et enfin lui faut-il aussi la société avec Dieu par la religion. La sociabilité de



L'homme, non satisfaite encore par la famille, par la nation, par l'humanité, dépasse toutes les bornes de ce qui est terrestre et fini, dépasse toutes les limites imaginables et arrive là où il n'y a plus de limites, c'est-à-dire jusqu'à l'infini. C'est là seulement que l'homme s'arrête, parcequ'il ne peut aller plus loin. La société avec l'homme ne lui suffit pas; il lui faut la société, l'union avec Dieu.

Tout ce qui existe, tout ce qui a existé, tout ce qui existera, est englobé dans une grande et universelle société. Cette grande et universelle société est comme un édifice immense qui de la terre s'élève dans les hauteurs infinies des espaces étoilés. Toutes les parties de cet édifice sont liées ensemble par un seul et même ciment, par le ciment qui est fabriqué par chaque cœur qui bat. Dans ce grand édifice tout est uni par un lien mystérieux, qui a une force de cohésion irrésistible, et qui

fait en sorte que la vie de chacun est intimement liée à la vie de tous. La vie de chacun n'est qu'un atôme de la vie de tous.

L'ensemble de tout ce qui est, n'est qu'un grand corps, vivifié par une âme immense. Tout s'y meut avec un ordre admirable, dans un espace qui contient tous les autres espaces, et qui se meut éternellement de la même manière.

Cette éternelle harmonie des choses, dont la beauté surpasse tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus beau, a toujours été dans la même splendeur depuis le commencement, et dans l'avenir brillera du même éclat jusqu'à la fin des fins. Elle n'a pas commencé, elle ne finira pas; elle est éternelle comme Dieu est éternel.

Et le moteur du tout, quel est-il? — C'est l'amour.

Tout homme possède une conscience qui le guide; cette conscience est une lumière, mais une faible lumière et souvent trop

peu intense. Cette lumière, chez l'homme, ou plutôt cette lueur, placée dans son sanctuaire, qui est le cœur, c'est l'étincelle d'un feu vivant et grandissant chaque jour, qui ne deviendra une flamme lumineuse qu'après la mort; mais alors elle perdra son individualité pour aller se confondre, s'anéantir, se consumer dans le brasier immense et infini des béatitudes célestes, que les chrétiens nomment le ciel, et qui n'est réellement que l'état de l'être arrivé enfin à son état naturel et régulier, c'est-à-dire à l'état qui lors de sa naissance lui était destiné par le créateur.

Pour arriver à cet état régulier et naturel, l'être n'a besoin que d'une seule et unique chose qui est l'amour.

Le tout ainsi compris, nous dirons donc simplement que l'amour est l'action naturelle et régulière de l'être.

*§ 7. Vivre c'est souffrir; vit bien qui souffre beaucoup.*

La vie est une épreuve que tout homme doit subir pour acquérir le droit à la mort.

L'homme ici-bas ressemble au malheureux qui erre sur la plage, en regardant l'océan toujours, parce qu'il espère voir arriver la voile qui doit l'emporter loin d'une rive où il ne fait que gémir.

L'espoir est le moteur qui fait marcher l'homme en avant dans le sentier de la vie. On espère et l'on continue de vivre. On espère le mieux toujours, et si vient le pis, on espère encore.

Dès que l'homme est né, il penche déjà vers la mort. Pendant toute sa vie il penche, à chaque moment il peut tomber.

Toute sa vie n'est qu'un long soupir vers la fin de son existence. Sa jeunesse n'est qu'une folle illusion; son âge mûr

qu'un combat; sa vieillesse qu'une maladie, qu'une mort lente et continue.

L'homme vient au monde dans la douleur, et la douleur ne cesse de le poursuivre tant qu'il vit. Il trouve des déceptions partout. Il va chercher le bonheur dans le mariage avec la personne qu'il aime, et que trouve-t-il? Il s'aperçoit plus tard que le lien qui l'unit à sa compagne est un lien hérissé d'épines qui piquent à chaque instant. Il va rechercher la société de ses semblables, et ce sont eux justement qui le font souffrir et qui répandent dans la coupe de sa vie le breuvage le plus amer, breuvage qui est d'autant plus amer qu'est aimée la personne qui le verse.

Tout ce qui existe en ce monde est fait pour lui occasionner de la peine. Tantôt c'est la chaleur qui l'accable, tantôt c'est le froid qui le gêne. Aujourd'hui c'est le mouvement qui l'importune, demain c'est le repos qui l'impatiente. Il se plaint de

toutes choses et ne trouve son apaisement nulle part. Il a reçu le sourire en partage, et souvent il n'en fait usage que pour cacher les pleurs qu'il voudrait répandre.

Telle est la vie de l'homme. Elle est âpre au toucher, plaintive à entendre, triste à voir. Cependant ne nous laissons pas décourager quand le malheur vient nous visiter, car le malheur est en définitive une bonne chose.

L'homme, le soldat de la vie, s'il est dans le fort de la lutte, est dans son élément naturel. Le soldat qui chérit le triomphe, ne doit il pas nécessairement aimer la lutte? car sans lutte la victoire n'est pas possible. Il se dit: pas de gloire sans péril. L'homme doit dire: sans souffrance pas de mérite.

Vivre c'est souffrir. Oui, vivre c'est souffrir; vit bien et n'a pas à se plaindre celui qui souffre beaucoup. Nous pouvons hardiment prétendre que passer son temps à

être malheureux, c'est réellement le meilleur usage qu'on puisse en faire, c'est pour l'habitant de ce globe la chose la plus profitable, car ce n'est que par la douleur que nous pouvons arriver là où nous devons arriver, que nous pouvons devenir ce qu'il nous faut devenir.

§ 8. *Le cœur est l'unique source de toute jouissance.*

Nous avons dit que l'amour est l'action naturelle et régulière de l'être; nous pourrions ajouter que le bonheur, qui n'est qu'une éffluve de l'amour, en est la réaction naturelle et régulière. Toute jouissance qui ne naît pas de l'amour, ne peut être une jouissance réelle.

En effet, le cœur fait tout dans l'homme; toute action, chez lui, est commandée par le cœur. Il faut donc que tout plaisir, tout plaisir réel dérive du cœur.

Si je suis content, c'est parceque j'ai fait moi-même quelque chose de méritoire, ou parcequ'un autre a fait une chose qui m'est agréable. Dans un cas comme dans l'autre, la jouissance qui en naît découle des sentiments du cœur.

Il est des gens qui se disent remplis de joie, quand ils peuvent donner de la nour-



riture aux viles passions du corps humain; mais ces plaisirs-là n'en sont pas réellement. Ces plaisirs, qui proviennent de l'absence des sentiments du bon amour, ces plaisirs qui sont une conséquence de l'amour qui repousse, sont des plaisirs empoisonnés. C'est du miel doux qui tournera et qui deviendra aigre. Ces plaisirs, qui souvent ne sont rien qu'un apaisement bestial, sont indignes de l'homme.

Nous disions plus haut que vivre c'est souffrir. Si donc quelque fois on cesse de souffrir, on ne peut pas dire encore qu'on jouisse. Ainsi arrive-t-il souvent qu'on appelle improprement du nom de jouissance ce qui n'est autre chose qu'un calme-douleurs de la vie, et qui a seulement pour résultat de faire oublier pour quelques moments à l'homme les misères de sa pénible existence.

Il est bien triste, le rapide passage que fait l'homme à travers cette vallée de larmes qu'on appelle le monde; cependant le cœur

est là pour en être la consolation constante. C'est le cœur, c'est l'amour qui nous cache les aspérités trop rudes de la vie; c'est lui qui met un baume sur les plaies sans nombre dont l'existence humaine est couverte; c'est lui qui fortifie l'homme et l'aide à porter avec quelque aisance la lourde chaîne des misères terrestres.

C'est le cœur de l'homme qui le fait vivre, sans le cœur il lui serait impossible de supporter la vie.

L'homme qui possède un bon cœur et qui sait aimer, trouve des jouissances au milieu de toutes les souffrances qui l'accablent. Celui qui aime vraiment, repousse du pied son triste moi pour aller planer et voyager dans les régions où les peines et les tribulations sont inconnues. Celui qui aime vraiment, s'oublie lui-même et ses afflictions; il ne lui reste plus le temps de penser à soi-même. Celui qui aime se tue, pourrait-on dire, ou plutôt tue ses misères. Celui

qui aime, se laisse en quelque sorte absorber par des éléments qui sont en dehors de lui, de sorte que lui disparaît à la fin, et son amour, qui fait heureux, subsiste seul. Celui qui aime dépose sa personne malheureuse, et s'embarque, métamorphosé en homme radieux de bonheur, vers un monde nouveau où le soleil ne cesse de briller jour et nuit.

Aimons donc et nos tourments ne nous tourmenteront plus, nos misères ne nous rendront plus misérables. Que l'amour soit notre égide et il arrivera à la fin que tout au milieu du malheur, nous pourrions nous dire heureux et contents de notre sort.

§ 9. *N'imitons pas, dans nos actions, le vent du ciel qui tourne toujours; mais faisons comme l'eau du ruisseau qui marche constamment en avant et vers un but déterminé.*

Le vent du ciel tourne toujours; il reste constant dans son inconstance. Il fait courber les arbres dans mille directions différentes, les pousse et les plie dans tous les sens pour les tourmenter successivement de toutes les façons et manières. Il souffle maintenant de ce côté-ci; dans une heure il viendra justement du côté opposé. Aujourd'hui il chuchotte gaiement avec les feuilles vertes, et on l'appelle zéphir; demain il se fera cruel et terrible, il jettera par terre les fruits et brisera les branches; il sera alors nommé ouragan et tempête.

Telle n'est pas l'eau du petit ruisseau. Le ruisseau coule toujours dans la même direction et reste constamment dans le même

chemin. Il va toujours en avant et ne se laisse par aucun moyen barrer le passage. Il poursuit son but infatigablement et sans relâche. Mettez une montagne dans le lit paisible qu'il s'est creusé et vous n'arrêterez pas sa marche; il élèvera insensiblement ses eaux, montera enfin jusque par-dessus la montagne et passera outre. Il est vrai que souvent il ne va pas vite; l'on pourrait croire que de temps en temps il fait halte, que ces ondes aiment parfois à se reposer dans les creux de son rivage, à l'ombre des aunes qu'il chérit. Mais voyez y bien et vous trouverez qu'il ne s'arrête jamais. Il marche en avant toujours et sans interruption.

L'homme ne devrait pas imiter, dans ses actions, le vent du ciel qui ne fait que tourner et tourner toujours, et qui fait à chaque moment le contraire de ce qu'il avait fait l'instant d'avant; non, qu'il suive l'exemple du ruisseau, qui constamment

reste le même, qui sait toujours où il va, qui sans cesse marche en avant et jamais en arrière, qui, ne s'arrêtant nulle part, poursuit invariablement le même chemin et le même but.

Un homme doit être un homme. Il doit être demain le même homme qu'il a été hier, faire dans le présent ce qu'il a fait dans le passé et ce qu'il fera dans l'avenir.

Les œuvres que fait l'homme doivent lentement couler dans le courant de la vie comme coule en avant l'eau du ruisseau, et ses actions qui se succèdent l'une à l'autre doivent se suivre d'une façon égale comme une onde succède à l'autre.

Toute l'eau que depuis des siècles le petit ruisseau a jetée dans la rivière, est toujours la même eau; qu'on en retire une seule goutte, et cette goutte sera égale d'une manière parfaite à tous les innombrables millions de gouttes, qui ont successivement passé dans le lit du ruisseau.

C'est ainsi que les actions de l'homme doivent couler l'une après l'autre dans le torrent de la vie et être toutes exactement de la même essence. Et si l'on retirait une seule de ces actions, pour la considérer isolément, elle devrait, comme une goutte d'eau ressemble à l'autre, ressembler à toutes les autres actions de la vie entière.

§ 10. *L'homme né libre, doit employer son indépendance à ne pas vouloir être libre.*

L'homme doit avoir des principes généraux de conduite, qui règlent toute sa vie d'une façon égale depuis le commencement jusqu'à fin. Il peut agir par amour du bien ou par amour du mal; il peut se faire attirer par ce que nous avons nommé l'amour, ou bien se laisser repousser par lui. Il peut faire l'un ou l'autre; il est libre.

La liberté, c'est le choix donné à l'homme de faire le bien ou de faire le mal à volonté.

L'homme est libre ici-bas, il se trouve dans un état tel que ni le bien puisse l'entraîner irrésistiblement, ni qu'il ait pour le mal une aversion insurmontable. La force qui l'attire vers le bien, c'est-à-dire vers Dieu, et la force qui l'en repousse, ces deux forces doivent être plus ou moins égales. Si elles étaient inégales, il ne pour-



rait y avoir le balancement et le doute nécessaires à la liberté!

Nous sommes dans un état d'indépendance complète. Nous pouvons aimer, nous pouvons haïr. Mais partout et toujours laissons la haine et prenons l'amour! L'amour nous élève; la haine nous abaisse. Nous vivons dans la douleur ici-bas, et la haine nous fait souffrir davantage. La vie est déjà bien froide de sa nature; la haine la refroidit encore. Mais si l'amour vient échauffer notre cœur, le froid de la douleur ne nous est presque plus sensible.

La liberté est une chose fort précieuse; mais elle a d'autant plus de valeur qu'elle est bien employée. Tout le mérite de nos actions dérive de la liberté que nous avons de faire une chose ou de ne pas la faire. Si nous étions forcés de faire une bonne action, elle ne pourrait nous être comptée. Il faut la complète indépendance à côté de l'amour parfait.

Aimons parce que tel est notre bon vouloir; aimons parce que nous nous y trouvons bien; aimons librement et notre amour sera méritoire.

Nous pouvons appeler l'amour et nous y attacher en même temps que nous pouvons le repousser et lui déclarer la guerre; nous pouvons faire ou l'un ou l'autre. Cependant sachons bien que le premier nous conduit à la vie, tandis que le second nous mène à la mort. Allons donc vivre en Dieu et n'allons pas mourir de la mort d'un fatal égoïsme.

Ainsi, je vous en conjure, cher lecteur, aimez, vivez. Oui, aimons, aimons toujours et ne faisons jamais rien d'autre. Il nous est loisible de faire autre chose, mais n'y pensons même jamais. Nous sommes libres de faire tout ce que nous voulons; mais nous devons employer notre liberté à ne vouloir rien faire qu'aimer; nous devons employer notre état de liberté à ne pas vouloir être libres.

§ 11. *L'homme arrivé au dernier degré de la perfection doit s'identifier avec la parole : Tout par Dieu, tout pour Dieu.*

Chaque homme est une individualité, une chose séparée des autres, tandis qu'il devrait être considéré, en réalité, comme une partie non distincte de l'ensemble de l'être.

Le genre humain ressemble à un grand arbre, ayant un nombre infini de branches, qui se groupent autour d'une même tige. Chaque branche de l'arbre ne vit que de la vie du tronc commun; le rameau, une fois détaché de l'arbre, dessèche et meurt. Il en est de même de l'homme; s'il détache sa vie de celle de ses semblables, il est comme la branche morte gisant à terre et qui ne pourra plus jamais reverdir. Le rameau qui fleurit est bien beau à voir; il est plein de sève et de vigueur et promet de porter de beaux fruits; mais le bois mort qui tombe, qu'est-il à côté du rameau

fleuri ? Vous avez là l'image de l'homme qui vit de la vie commune de tous, et de l'homme qui ne veut vivre que pour lui seul.

Vivre pour soi seul est impossible, dirais-je. C'est presque comme si l'on voulait essayer de rajeunir la branche rompue, que le vent a emportée loin du tronc, qui l'avait portée et nourrie

Non, non, un homme tout seul, détaché des autres, n'est rien. On dit souvent que l'homme n'est qu'un atôme, car il n'est rien par lui pris isolément. Disons plutôt qu'il est tout ou rien, suivant qu'il agit au nom de Dieu, qui est tout, ou qu'il agit pour lui seul, qui n'est rien.

Tout homme fait partie de la grande chose qui englobe tout, et chaque action qu'il pose, il la fait non pour lui mais pour elle. Il ressemble à la branche qui donne un beau fruit ; on ne dit pas que le fruit vient de la branche qui le porte, mais on dit qu'il vient de l'arbre.

Les choses sont arrangées de façon que l'homme ne puisse se détacher du restant de la création. Il fait partie du grand tout où chaque partie a sa place nécessaire. S'il ne voulait pas se soumettre à son sort, s'il se refusait de vouloir n'être rien qu'un instrument docile coopérant à l'harmonie de l'ensemble, s'il voulait s'en détacher, sa décision aurait pour résultat de mettre fin à l'existence qui lui est naturelle. Il ne pourrait s'en séparer à moins de tomber dans le néant. Et Dieu ne pourrait permettre à l'homme de faire de son néant quelque chose.

C'est la vie de l'être, c'est la vie de la grande chose, qui seule est, c'est cette vie-là qui donne de la force à toutes les forces de la vie, à toutes les vies. L'existence de l'homme n'est qu'une vibration à peine sensible, qu'un mouvement imperceptible dans l'immense Tout.

Mais ce que nous nommons l'ensemble

de l'être, ce que nous appelons l'immense Tout, qu'est-ce en réalité? — C'est Dieu, ce n'est rien que Dieu, c'est Dieu tout seul.

Dès qu'on a commencé à parler de Dieu, l'homme n'est plus rien, l'homme disparaît.

Nous ne parlerons donc plus de l'homme dans la suite de cet ouvrage. Il nous a conduit jusqu'à Dieu; et une fois arrivé là, on ne regarde plus en arrière.

Parlons donc de Dieu dans notre seconde partie, et pour finir ce qui regarde l'homme, disons encore que s'il veut faire ce qu'il doit faire, pour devenir ce qu'il doit devenir, il n'a qu'à adopter pour guide de sa vie cette maxime : *Tout pour Dieu, tout par Dieu.*

## SECONDE PARTIE.



### **L'amour et Dieu.**

---

*Au Dieu d'amour.*

C'est à vous, grand Dieu, que maintenant je m'adresse. Je parle à vous comme l'enfant parle à son père. Et puisque vous êtes le père de tous, chacun peut entendre ce que je vous dis.

Aidez moi, Dieu bon et doux, car je suis faible. Ouvrez-moi votre oreille et ne la détournerez pas quand je vous parle, car mes

intentions sont pures. Ordonnez à votre bras puissant de protéger ma faiblesse; étendez votre main vers la mienne; conduisez-moi et soyez mon guide. Que votre volonté devienne ma propre volonté, car dès que j'aurai votre volonté, j'aurai aussi une parcelle de votre force.

Votre œil qui voit tout, me regarde, moi aussi; et comme il aperçoit en moi un cœur soumis, le votre doit être content du mien. Comme je veux tout ce que vous voulez vous-même, vous bénirez mes efforts, j'en suis convaincu. Je puis donc marcher en avant d'un pas assuré.

J'ai parlé jusqu'ici de l'amour chez l'homme, et je continue à parler du même amour en montant jusque vers vous; mais cet amour, j'ai l'intime conviction que c'est vous même. Tout le bien que nous faisons, n'est-ce pas réellement vous-même qui le faites en nous?

Oh oui, Dieu d'amour, vous êtes vérita-



blement le maître chez moi, régnerez-y donc. Entrez dans mon cœur, et dites que vous entrez chez vous.

Je voudrais faire voir clairement que vous êtes un Dieu de sentiment et d'amour, et non un Dieu d'esprit et de raisonnement. Je voudrais en même temps faire voir que l'homme n'est qu'un être raisonnable parce qu'il est une créature de sentiment, de sorte que le cœur doit être le chef de son individualité.

Vous, mon Dieu et mon tout, n'êtes-vous pas indigné de voir qu'il faut à certains hommes la voie courbe de l'argumentation, la ligue brisée du raisonnement pour vous trouver? Quand on s'aperçoit que vous n'êtes qu'une conséquence, qu'une résultante de l'esprit humain en quelque sorte, quand on remarque qu'il leur faut les yeux ternes de la logique pour vous voir, que c'est le syllogisme qui doit vous fournir, on se trouve bien affligé et l'on se

dit : ce sont des enfants ingrats et indignes, qui ne veulent pas connaître celui qui est leur père; s'ils l'aimaient réellement, ils sauraient mieux où il faut aller le chercher. Ce qu'ils nomment esprit n'est rien que leur orgueil.

O Dieu, vous êtes mon amour, mon bonheur et mon tout; et je vous nomme mon père parceque je ne connais d'autre nom qui soit plus doux. Vous êtes vraiment mon père, ô Dieu d'amour, ô Dieu de bonheur. Vous m'avez toujours traité comme le père traite son enfant. Moi, je suis votre fils. Oui, je veux être votre fils, je veux être le fils de mon père et agir en conséquence.

Je suis si loin de vous, ô mon Père, et cependant vous êtes si près de moi. Mais pour aujourd'hui, où je me propose de parler de vous, attirez-moi un instant vers vous. Laissez tomber sur mon front le rayon le moins lumineux de votre splendeur, et je serai éclairé suffisamment pour parler dignement de votre magnificence.

§ 1. *Dieu est tout.*

Dieu est; Dieu est infini; Dieu est **infiniment** parfait.

Si tout l'esprit que possèdent ensemble tous ceux qui habitent le globe, s'était associé pour former une grande pensée, grande assez pour arriver jusqu'à la connaissance de Dieu, parviendrait-on à entrevoir la plus pâle image de la personne de Dieu? Je ne le crois pas, car la grandeur de Dieu est infinie, la grandeur de Dieu est trop vaste pour pouvoir être conçue par l'esprit borné de l'homme.

Dieu est infini, disons-nous; il faut par conséquent un espace infini pour le contenir; il faut une conception immense pour le concevoir. Dieu seul est à même de pouvoir se comprendre.

Infiniment grand est Dieu; aucune limite n'est posée à l'existence de son être; aucune frontière n'existe où finit son pouvoir.

Si l'on voulait expliquer combien est fort le bras de Dieu et dire jusqu'où s'étend la domination de son sceptre, toutes les ressources de notre intelligence seraient aussi insuffisantes comme est insuffisant le verre à eau que l'on prendrait pour y verser l'immense océan.

Comment serait-il possible de dire jusqu'où va la puissance de Dieu, quand cette puissance ne s'arrête nulle part? Sa force ne peut être comparée à aucune force, puisqu'elle comprend en elle toutes les autres forces.

Dieu est tellement grand qu'il englobe en lui tout ce qui existe. Disons donc simplement que lui seul existe, que lui seul est.

Tout l'être est réuni en lui. Hors de lui, il ne peut plus rien exister, pas même le néant.

Ainsi pour se faire une idée de Dieu et pour faire comprendre en quelque sorte l'être incompréhensible de Dieu, on ne trouve rien à dire que ces trois mots : *Dieu est tout.*

§ 2. *Dieu dans le monde moral ressemble au soleil dans le monde physique.*

Le soleil éclaire toute la nature. Sans lumière les hommes ne pourraient pas vivre. Invisibles, les choses seraient pour eux comme si elles n'existaient pas.

Le soleil qui éclaire tout, chauffe tout aussi. Il fait germer les plantes; sans elles les hommes et les animaux n'auraient rien pour se nourrir, et tout devrait périr.

Le soleil qui éclaire et qui chauffe tout, est le centre autour duquel gravitent les corps célestes. Il fait mouvoir la terre, la lune, les planètes, et assigne à chacune le chemin qu'elle doit parcourir, et leur fait conserver invariablement l'ordre dans lequel elles roulent dans leurs orbites.

Le soleil fait donc mouvoir la terre, l'éclaire et l'échauffe. Le mouvement, la lumière et la chaleur, les trois choses principales, la terre les reçoit du soleil.

Ces trois choses, le mouvement, la lumière et la chaleur, ont dans le monde immatériel, une grande analogie avec l'existence, l'amour et la jouissance des êtres, trois choses fondamentales, qui ont pour cause immédiate Dieu, l'Être infini.

Le soleil fait le jour, le soleil fait la nuit. Pendant le jour il agit par sa présence, pendant la nuit il agit par son absence. Il fait naître les clartés du jour quand il brille au firmament, il fait venir les ombres de la nuit quand il s'éloigne le soir. Dieu aussi agit par sa présence et agit par son absence; il agit par le bien qu'il fait et par le mal qu'il laisse faire.

La lune essaie de briller quand le soleil a cessé de flamboyer dans l'azur du ciel; mais en réalité l'éclat de la lune, quel est-il? L'éclat de la lune, pendant la nuit, est encore une fois l'éclat du soleil, de ce même soleil qui quelque temps avant avait

éclairé le jour. La lune ne fait que réfléchir l'image du soleil.

L'homme ici-bas ressemble à la lune. Il est relégué dans une certaine obscurité, dans une espèce de nuit comme elle. Il luit quelque peu dans les ténèbres comme elle. Mais il ne luit pas de son propre éclat, ne luit, comme elle, que d'un éclat emprunté, puisque, en réalité, c'est Dieu lui-même qui luit et brille en lui.

Sur notre globe toute lumière vient du soleil. Cette lumière, en effet, que répand le bois qui brûle, cette clarté que projette l'huile de la lampe, n'est-ce pas le soleil qui l'a donnée au bois, à l'huile? N'est-ce pas le soleil qui fait croître tous les végétaux?

De la même manière, peut-on dire, Dieu seul rayonne dans l'univers moral. Il est impossible de trouver nulle part le plus pâle rayon de lumière qui ne soit une émanation de Dieu, le seul foyer de toute lumière.

Le soleil met tout en mouvement, éclaire tout sur la terre. Il en est de même de Dieu. Il conduit tout, il fait tout et toutes les jouissances sont en lui, pas une ne se trouve hors de lui.

Dieu seul est vivant; il n'y a pas de vie hors de Dieu. Il est le feu qui chauffe et embrase tout l'univers. Il brûle et fait fondre, il coule et mêle ensemble toutes les existences, il les gazéfie et les éthérise, jusqu'à ce qu'il ne reste que le feu tout seul et rien que le feu. Par lui toutes les existences sont consumées et anéanties dans le brasier immense de l'amour, et il ne restera à la fin qu'une seule et même existence.



§ 3. *L'esprit de l'homme ne peut comprendre l'existence de Dieu, mais son cœur peut le sentir.*

Pour arriver à Dieu, l'homme ne peut monter jusqu'à lui; il a fallu que Dieu descendît au niveau de l'homme. Chacun de nous porte en lui l'image de son créateur. Dans le cœur de l'homme se réfléchit la figure de son Dieu. C'est ce que reconnaît la bible, quand elle dit: *L'homme est fait selon la ressemblance de Dieu.*

Les penseurs de l'antiquité avaient donc bien raison d'attacher une si haute importance au principe: *Connais-toi toi-même.* En effet, si l'on se connaît soi-même, l'on connaît Dieu. Connaître Dieu, c'est tout connaître. Il est par conséquent vrai de dire que chacun trouve tout en lui, puisqu'il y trouve Dieu.

Nous disons que la raison humaine est

incapable de comprendre Dieu. La raison qu'est-elle, en effet?

Ainsi que pendant la nuit la lampe éclaire celui qui travaille et lui montre les objets qui l'entourent, ainsi l'esprit éclaire l'homme qui agit, lui dit où il est et lui fait connaître les sinuosités de la vie. Sans lampe l'on ne peut travailler la nuit; de même ne peut-on agir sans raison. Cette raison est indispensable à l'homme, mais n'en est pas le chef. En disant que c'est elle qui agit en nous, c'est presque comme si l'on voulait prétendre que c'est la lampe qui pendant la nuit fait le travail qu'exécute l'homme qu'elle éclaire.

Il ne faut donc guère s'étonner que la raison ne puisse comprendre Dieu. La raison peut tout au plus comparer ensemble deux choses qui ont de l'analogie l'une avec l'autre; elle peut dire que ces deux choses se ressemblent ou ne se ressemblent pas. Si elle compare, par exemple, le soleil à

Dieu, comme nous venons de le faire, elle envisage les attributs qu'on assigne vulgairement et à Dieu et au soleil. Elle pèse les uns et les autres; mais comme elle est incapable de sentir elle-même la chaleur que le soleil répand dans le monde, de même lui est-il impossible de sentir cette chaleur divine et toute morale que Dieu projette sur l'ensemble de la création et qui anime et rechauffe tout l'univers.

Cependant si la raison, qui est l'œil du cœur, ne peut voir la grande personne de Dieu, il en est autrement du cœur lui-même. Le cœur est capable de sentir la présence de Dieu, le cœur peut s'échauffer à ce feu d'amour dont Dieu est le foyer immense.

Le cœur sent que c'est Dieu qui unit et lie ensemble toutes les diverses parties de la création. Le cœur sent que tout vient de Dieu et que tout retourne vers lui. C'est le cœur qui comprend pourquoi

l'homme recherche les autres hommes; c'est lui qui sait comment toutes les vies des hommes sont enchaînées ensemble; comment la vie de chacun n'est qu'un rouage de la vie de tous; c'est lui qui dit pourquoi l'homme, qui ne voit que des choses matérielles et fragiles, tend cependant toujours et sans cesse vers les choses immatérielles et durables.

C'est le cœur de l'homme qui le fait agir. Et ce que fait le cœur, on peut dire que c'est Dieu qui le fait. Oui, Dieu a semé dans le cœur de l'homme une toute petite graine de sa grandeur immense; cette petite graine, en grandissant toujours dans le cœur, fait insensiblement augmenter l'être de Dieu, qui se trouve dans l'homme, fait grandir et croître le souffle divin qui l'anime et l'inspire, et à la fin l'homme, en grandissant, en croissant, en se développant, deviendra ce que Dieu est devenu, deviendra ce que Dieu est.

§ 4. *Dieu seul est.*

Qu'est-ce donc que Dieu? Sa personne est-elle distincte de l'ensemble des choses créées? L'homme, la créature, qu'est-il en réalité à côté de Dieu, le créateur?

Voilà des questions qui, comme beaucoup d'autres, sont impossibles à résoudre. Pour moi, il m'est impossible d'en trouver la vraie solution, je le confesse.

Mon cœur parle à Dieu, mais ne peut le voir. Il est comme l'aveugle qui sent que le soleil échauffe ses membres, mais qui ne peut se rendre compte de l'éclat de sa lumière.

Il n'y a, comme nous le disions plus haut, qu'une seule chose qui puisse nous guider, à savoir la pensée que Dieu est tout. Oui, Dieu est tout; il ne peut en être autrement. Mais alors la création qu'est-elle? — La création, à mon avis, n'est rien que

la volonté de Dieu, qui a pris un corps. Lorsque Dieu a dit : *fiat lux*, sa volonté s'est changée en lumière. A la suite de cet acte posé par Dieu, il est resté ce qu'il était avant, seulement il a commencé à briller d'un éclat nouveau et qui jusqu'alors était caché. Dieu dans la création et Dieu en dehors de la création, sont absolument le même Dieu. Il faut donc que la création de Dieu soit Dieu lui-même en quelque sorte, ne soit rien que Dieu, qui se comporte d'une façon autre.

Quand on considère les choses sous le point de vue apparent, l'on doit dire : la création est, existe. Mais quand on prend l'ensemble des choses, c'est-à-dire Dieu dans toute son immense grandeur, l'on doit dire : Dieu seul est, Dieu seul existe. On tombe là dans une étrange contradiction, mais cette contradiction est inévitable.

L'individualité de l'homme existe réellement; mais comment existe-t-elle? L'indi-

vidualité de l'homme n'a qu'une existence nominale; en réalité l'homme vit en Dieu et n'est pas distinct de lui. Toutes ces questions qui touchent à l'existence de Dieu et de l'homme sont pour nous des énigmes, des mystères. Abîme! Abîme! Abîme! Le mieux c'est de ne pas scruter trop profondément ces choses; on s'y perd. Ne nous arrêtons donc plus longtemps et disons : Dieu est pour nous d'une grandeur incompréhensible.

Pour moi, j'admets tout simplement les deux principes contradictoires : *L'homme existe, et l'homme n'existe pas*. Quand même cela paraît absurde, j'y persiste cependant, parce que je ne puis pas en sortir autrement. Voici comment je m'explique ces choses, qui réellement sont inexplicables.

L'homme existe, dis-je. Oui, il existe; seulement son individualité est plongée toute entière dans l'être de Dieu, et y flotte comme le glaçon nage dans le grand océan.

Le morceau de glace qui va se briser contre la côte de Gröenland, n'est rien que de l'eau toute pure, c'est de l'eau dans l'eau qui se comporte cependant comme si elle était autre chose. Mais conduisez le glaçon dans les régions du soleil, il fond, disparaît, s'anéantit. L'homme qui vit loin de Dieu est comme le glaçon qui se trouve loin du soleil; approchez l'homme de Dieu, approchez le glaçon du soleil et leur existence fondra, disparaîtra.

Considéré en lui-même, l'homme existe d'une certaine façon; considéré par rapport à Dieu, il s'évanouit, il n'existe plus. Prenez un flambeau et allumez-le, vous aurez une lumière brillante pendant toute la nuit; mais que le soleil arrive le matin, et la lumière de votre flambeau, sans s'éteindre, disparaîtra. Un flambeau allumé ne luit pas, n'éclaire pas en plein midi. Quand on le regarde, tout au plus peut-on dire qu'il est allumé, mais la



fumée qu'il répand le rend plutôt visible que sa lumière, éteinte maintenant. Ne pouvons-nous donc pas dire que sa lumière, qui existait pendant la nuit, n'existe plus pendant le jour? Voilà comment existe l'homme.

L'éclat de la grandeur infinie, que répand Dieu, ternit, efface toute autre existence. Dès que Dieu est là, plus rien n'existe à côté de lui. Dès que Dieu vient, le jour commence, comme le matin commence le jour quand apparaît le soleil. Pendant la nuit on voit à la voûte céleste des millions et des millions de points lumineux; mais que le soleil envoie dans l'espace un seul de ses rayons, tous les astres cessent de briller. Il en est de même de Dieu. Lorsque Dieu apparaît, sa grandeur anéantit toutes choses.

Disons donc, qu'en définitive, Dieu seul est grand; disons que Dieu seul est.

§ 5. *Dieu l'Être, Dieu le Verbe, Dieu l'Echo du Verbe.*

Dieu qui est, doit être actif. L'action de Dieu se manifeste par son amour, et toute son action est comprise dans son amour. Dieu aime et ne fait rien qu'aimer, ne sait rien qu'aimer. L'amour de Dieu est Dieu tout entier.

Dieu, pour devenir actif, n'a qu'à commander et tout lui obéit. Il est le maître absolu, et toutes les choses sont sous sa dépendance. S'il veut agir, ses mains, ses pieds, n'ont pas besoin de se mettre en mouvement; sa bouche seule n'a besoin que de commander, de parler. Toute l'action de Dieu est renfermée dans son commandement; parler, pour lui, c'est agir. De là vient que la parole de Dieu, le verbe de Dieu, c'est Dieu tout entier, comme l'amour de Dieu, car l'amour de Dieu et le verbe de Dieu sont une seule et même chose. Le verbe

de Dieu, c'est Dieu tel qu'il est dans l'action; disons simplement que c'est Dieu actif à côté de Dieu qui est.

Dieu qui est, est actif, mais n'est actif que d'une seule et unique façon. Dieu aime et n'est pas capable de faire autre chose. Dans chaque mot qu'il dit, dans chaque ordre qu'il donne, son amour seul se montre et se manifeste, son amour seul brille, rayonne et échauffe. Dans l'infinie grandeur où Dieu se repose et où il se reposera éternellement, il n'est actif que par les paroles qu'il prononce; et toutes ses paroles, sans exception, sont invariablement des paroles d'amour, et jamais ne seront autre chose que des paroles d'amour.

S'il crée le monde, il prononce le *fiat lux*. Il n'a qu'à dire un mot et tout est fait. Mais quand une fois l'univers est créé, Dieu est satisfait de l'œuvre qu'a produite sa parole, son verbe, son amour. Cette satisfaction, cependant, au lieu de ne commencer

que juste au moment où le néant a été, par la puissante voix du créateur, changé en quelque chose, avait, elle, déjà existé depuis toute l'éternité, car chez Dieu rien ne commence ni ne finit.

Cette éternelle satisfaction, chez Dieu, est l'unique résultat qu'obtienne sa vie. Il est toujours satisfait et content de chaque action qu'il pose, qu'il a posée et qu'il posera, c'est-à-dire de chaque ordre qu'il donne, qu'il a donné et qu'il donnera.

L'action de Dieu, ou ce qui est la même chose, son verbe est amour, n'est rien qu'amour. Mais ce même amour qui sans cesse émane de Dieu, qui part de son cœur dans le même ordre et avec la même mesure d'un va-et-vient toujours en activité, retourne d'où il est sorti, pour pouvoir, plus tard, en repartir.

Quand son amour parle, les mêmes sons, après avoir repercuté dans les espaces infinis, reviennent fidèlement tels qu'ils

étaient partis. Ces sons sont l'écho du même amour qui avait parlé, et sont amour encore, mais on leur donne maintenant un autre nom. Ces échos si suaves à l'oreille sont les seuls plaisirs célestes qui font l'éternel bonheur de Dieu.

Après Dieu qui est et qui se connaît, on a Dieu qui agit et qui aime, c'est-à-dire Dieu le verbe. Et après le verbe de Dieu on a enfin l'écho infiniment agréable de ce verbe. Il y a Dieu l'Être, Dieu le Verbe et Dieu l'Echo du Verbe.

A l'action, chez Dieu, succède la réaction; et cette réaction, c'est la satisfaction, la jouissance, le bonheur. A chaque instant, Dieu commande; à chaque instant Dieu parle et fait entendre sa parole, son verbe. Mais à chaque instant aussi l'écho de sa propre parole lui revient et le charme. Il se plaît infiniment à s'entendre parler et rien d'autre ne saurait lui plaire mieux, le charmer davantage.

Dieu ne fait qu'aimer, ne sait qu'aimer, aime toujours et sans cesse. Et tant qu'il aime, il jouit et se trouve heureux. Mais son amour étant infini, il faut que la jouissance qui en résulte, soit infinie, elle aussi.

La jouissance, chez Dieu, c'est ce qui le fait posséder son être, c'est ce qui complète son activité, qui la vivifie, c'est-à-dire lui donne sa continuité éternelle.

§ 6. *Dieu est, Dieu aime, Dieu jouit.*

Toute vie quelconque n'est qu'aller et venir. Le flux de la mer ne pourrait exister seul, le reflux est nécessaire pour que le flux puisse recommencer. Dans la pendule qui se meut, il faut un va et un vient continuel. Le soleil se lève et se couche; le jour et la nuit viennent et s'en vont.

Le même va-et-vient existe chez Dieu comme chez tout ce qu'il a créé.

La vue des éternelles harmonies de son être, chez Dieu, sans cesse engendre un amour aussi grand qu'il est lui-même, et de ce grand amour sans cesse procède un bonheur infini. Mais comme chez Dieu le présent, le passé et l'avenir sont confondus ensemble, le même amour qui ne se montrera qu'après plusieurs siècles, a existé déjà depuis toute l'éternité, et le bonheur devant procéder de cet amour futur subsiste déjà maintenant. En effet, le temps

est pour Dieu comme s'il n'existait pas; le commencement et la fin sont pour lui une seule et même chose. Toute la vie de Dieu se vit un seul et même jour, mais c'est un jour qui a la durée de l'éternité.

C'est le bonheur, qui est l'unique résultat qu'obtienne la vie de Dieu. Tous ses travaux ont pour fin le bonheur; toutes ses occupations aboutissent à la jouissance. Il peut faire n'importe quelle action, toujours cette action le rendra content, jamais malheureux; il lui est impossible de faire une chose dont il ne soit pas satisfait et heureux.

L'existence de Dieu se résume donc dans dans son bonheur. Il n'est rien en Dieu dont Dieu ne jouisse. Aussi le bonheur de Dieu, est Dieu tout entier; c'est Dieu tel qu'il est après que son action est faite, ou bien tel qu'il est devenu par son action, c'est-à-dire par son amour.

Après Dieu qui est, qui se connaît, qui



se voit et qui se contemple, nous avons Dieu qui parle et Dieu qui écoute, nous avons Dieu qui offre et Dieu qui reçoit, nous avons Dieu qui se cherche et Dieu qui se trouve, nous avons Dieu qui se demande et Dieu qui s'obtient, nous avons Dieu qui se donne et Dieu qui se possède, nous avons Dieu qui se sème et se reproduit, Dieu qui se récolte et se consomme. L'être de Dieu tantôt s'éloigne, tantôt s'approche; il sort et rentre; il quitte son centre et y retourne. La force qui porte son être au loin est la même force qui plus tard l'attire de nouveau. Cette force projette son être en avant et le rapporte; elle l'amène et le ramène. Dieu s'étend et se remet, se déploie et se replie. Dieu fait agir son être et le laisse réagir. Dieu qui est d'abord un Dieu actif est ensuite un Dieu réceptif.

Le bois brûle et chauffe, ainsi Dieu aime et jouit. Dieu laisse toujours brûler son grand être — mais par un feu qui n'ôte

rien à sa substance; — et la flamme qui s'échappe sans cesse de son cœur, lui renvoie les rayons d'une chaleur, qui le rechauffent.

Dieu brûle son être dans le brasier immense de son amour infini, et ce même être qui brûle, en retour, lui renvoie une douce chaleur qui le rechauffe et le vivifie, c'est-à-dire lui procure cette chaleur qui lui est nécessaire pour vivre et pour continuer à tout jamais son existence.

Ainsi donc le cœur de Dieu obtient sa chaleur vitale de la même flamme qui le consume: cette flamme c'est son amour, cette chaleur c'est son infinie béatitude.

§ 7. *Dieu est tout en toute chose.*

Dieu qui est, se sent et s'estime. Dieu qui est, mesure la grandeur de son existence; et dès qu'il s'aperçoit que sa bonté est incommensurable, il estime sa grandeur infinie.

Dieu est grand, est incommensurablement grand; mais ce qui le fait si grand, c'est son amour, et ce qui lui conserve intacte sa grandeur, c'est son bonheur.

Le bonheur maintient ce que l'amour a obtenu; l'un garde ce que l'autre lui apporte. Le bonheur ne fait que posséder ce que lui acquiert l'amour.

L'amour est tout, est réellement tout, parceque lui seul agit. Oui, c'est l'amour qui seul agit; oui, c'est l'amour qui fait tout. Mais il ne fait tout que parcequ'il vit dans Dieu qui est tout.

L'amour est quelque chose qui devient, le bonheur est quelque chose qui est de-

venu. Par son amour Dieu devient bonheur, et Dieu qui est devenu ce qu'il est, l'est devenu par son amour.

Tout en Dieu devient amour; tout en lui est devenu bonheur. Partout où il marche, il marche sur les chemins de l'amour, et les issues de tous ses chemins le conduisent infailliblement aux cieux du bonheur.

Le feu éternel qui fait ainsi bouillir toute la masse de son être, et qui est amour, qui est un amour incompréhensible, ce feu, disons-nous, est la cause qui fait devenir Dieu ce qu'il est devenu depuis toute l'éternité, c'est-à-dire infiniment heureux.

Dieu qui est toujours actif ne fait qu'aimer; aussi est-il bien vrai de le nommer un Dieu d'amour. Mais si grand qu'est son amour, si grande sera aussi la jouissance qui en naîtra. Si donc nous disons que Dieu n'est rien qu'un Dieu d'amour, nous

pouvons par les mêmes raisons dire qu'il n'est rien qu'un Dieu de bonheur.

Si souvent déjà nous avons répété : *l'amour est tout*; répétons-le donc encore une fois, car cette vérité est la plus grande de toutes les vérités, disons encore une fois : l'amour est tout. Oui, l'amour est tout; et comme le bonheur n'est que le résultat de l'amour, n'est en quelque sorte que l'amour arrivé à son but, disons donc aussi : Le bonheur est tout.

Cependant, l'amour, le bonheur qu'est-ce autre chose que Dieu lui-même? Dieu est celui qui est; et tout ce qui est vraiment est Dieu. Or, tout est, car rien ne peut être hors de Dieu. Oui, Dieu comprend tout dans son être infini. Et si même Dieu voulait exclure quelque chose hors de lui, quoique tout puissant, il ne le pourrait pas, car où le chasserait-il, son grand être comprenant tout.

Ainsi tout est; tout est en Dieu, et hors

de Dieu rien n'existe, pas même le néant, comme nous l'avons dit.

Tout ce qui est, se meut; l'être dans l'action c'est l'amour. et l'être après l'action c'est le bonheur.

Rien ne peut être plus simple que l'être, car l'être, qu'est-ce autre chose que Dieu lui-même? Nous avançons plus haut que Dieu, que l'être infiniment parfait, est à la fois un Dieu d'amour et un Dieu de bonheur; nous pouvons ajouter que **tout** cela n'a lieu — comment m'exprimerai-je? — n'a lieu que parceque Dieu est ce qu'il est, que parceque Dieu est un et indivisible dans sa grandeur infinie, que parceque tout l'être est en Dieu, parceque Dieu est tout, ou parceque, comme dit la bible, parceque Dieu est tout en toute chose: *Deus omnia in omnibus.*

§ 8. *Dieu est tout, Dieu fait tout, Dieu reçoit tout.*

En Dieu est tout, et tout s'y meut éternellement. Tout se meut; tout se meut en Dieu et s'y meut avec une harmonie infiniment admirable.

Cette grande harmonie incompréhensible résulte de l'être, de l'amour et du bonheur.

L'ordre éternel qui règne entre ces trois grandes choses, est l'ordre à tout jamais régulier et invariable qui constitue la vie de Dieu. Cet ordre éternel est pour nous, faibles créatures, un objet dont notre esprit borné peut à peine entrevoir quelques légers contours et dont les lointains aperçus ne sont que des images fantastiques et trompeuses.

Comme l'homme aspire l'air de la vie et le respire, ainsi Dieu, dont l'air vital est sa propre substance, sans cesse aspire son être et le respire. Comme nous l'avons dit,

il y a, dans sa grande vie, deux grands mouvements qui éternellement s'entrecroisent, un mouvement de va et un mouvement de vient, lesquels cependant, au lieu de ne s'exécuter que l'un après l'autre, chez lui, marchent simultanément et vont toujours ensemble.

Constamment ces deux courants vont l'un contre l'autre. Il y a en Dieu un continuel flux et reflux de son être, qu'on peut comparer à la circulation du sang dans le corps humain. Dans le corps de l'homme le sang part du cœur et y retourne, et jamais ne fait autre chose. A chaque seconde, le sang visite les parties les plus reculées du corps pour y porter la vie; mais la seconde d'après il revient vers le cœur, son point de départ, où, de nouveau, il reçoit la vie nécessaire pour ce moment là, et retourne là d'où il est venu.

Il en est de même de Dieu. Dans l'intérieur de son immense personne, il y a deux



courants simultanés et continuels dont l'un marche à la rencontre de l'autre. Toujours et sans cesse l'un va, toujours et sans cesse l'autre vient. Son être s'en va, son être revient; l'amour s'en va, le bonheur revient. Le même amour qui s'en va, est le même amour qui revient; mais quand il est revenu, on l'appelle bonheur.

Donner et recevoir est tout ce que l'homme fait. Dans toute action qu'il pose ici-bas, on trouve invariablement ou un donner ou un recevoir. L'homme en toute occasion se montre soit actif, soit passif; pour lui un troisième mode d'être n'est pas possible. Ou bien il prend quelque chose hors de lui et l'offre à autrui, ou bien quelque chose du dehors arrive chez lui et y est accepté. Tout mouvement de la vie humaine est ou un mouvement centrifuge ou un mouvement centripète; outre ces deux mouvements il ne peut y en avoir d'autre.

La main de l'homme s'avance ou pour

donner, ou bien elle s'avance pour recevoir. Mais la main de Dieu à qui donnerait-elle, de qui recevrait-elle? Où donc Dieu pourrait-il se chercher et ne pas se trouver; quelles régions pourrait-il conquérir qu'il ne possède déjà? Sa main est si pleine qu'on ne pourrait plus rien y mettre, car elle contient toutes choses. L'homme donne à autrui, l'homme reçoit d'autrui; mais Dieu, à qui pourrait-il donner qui lui fût étranger, de qui pourrait-il recevoir, qui ne fût pas sous sa puissance? Non. Dieu qui donne, donne à lui-même; et Dieu qui reçoit, reçoit de lui-même.

C'est à lui seul qu'il donne son amour, c'est de lui seul aussi qu'il reçoit tout son bonheur. Il ne pourrait pas plus donner son amour à quelqu'un qui ne serait pas lui, qu'il ne pourrait recevoir son bonheur d'un autre que de lui-même. Jamais il ne peut avoir besoin de quelqu'un ou de quelque chose qui serait hors de lui. Lui seul est digne de lui-même.

Ainsi Dieu qui donne, ne peut donner qu'à lui-même; et Dieu qui reçoit ne peut recevoir que de lui-même, car hors de Dieu rien n'existe. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit : Dieu est tout, Dieu est tout en toute chose.

Dieu est tout; et tout ce qui se meut, se meut en lui. Dieu est l'impulsion de toutes les forces, le moteur universel de toutes les vies. Disons donc simplement que c'est lui qui, en tout lieu, fait tout.

Lui seul est, lui seul agit. Lui seul aussi obtient un résultat de ses actions. Lui seul agit, lui seul aussi jouit de ses actions.

C'est son amour qui fait tout; c'est son bonheur qui reçoit tout. Lui seul donne, lui seul reçoit; il donne tout, il reçoit tout.

Dieu qui est tout, est le Dieu qui fait tout. Dieu qui est tout et qui fait tout, est le Dieu qui reçoit tout.

§ 9. *Par l'amour l'homme devient ce que Dieu est; sans amour l'homme ne peut devenir; la cessation du devenir c'est le vrai malheur.*

L'être est et l'amour est par l'être.

L'être de Dieu n'est pas visible; mais son action, son amour, qui en procède, est susceptible d'être remarqué par nous. Par son amour Dieu apparaît, par son amour Dieu nous montre son existence. A cause de son amour Dieu est ce qu'il est. Si de l'être de Dieu n'émanait pas un amour infini, l'être ne serait pas ce qu'il est réellement.

L'action de Dieu, ou mieux son amour, est pour nous la chose principale. Nous ne voyons que l'amour, et de l'amour nous concluons à l'être. L'amour seul est visible, parceque seul il vit et se ment. Sitôt que l'être de Dieu se met en mouvement, nous l'appelons amour, et il y a mouvement partout et repos nulle part.

Pour l'homme Dieu n'est rien qu'amour, et si nous disons : Dieu est par l'amour, cela ne veut pas dire que Dieu existe par l'amour (le contraire a lieu plutôt, car l'amour existe par l'être); cela veut dire que, pour nous, Dieu est ce qu'il est par son amour, à cause de son amour. Son amour qui nous cache en quelque sorte son être, nous montre ce que Dieu fait, et par là aussi nous montre ce que Dieu est.

Dieu est ce qu'il est par l'amour; et l'homme devient ce qu'il doit devenir par l'amour. L'homme, la créature sortie hors de Dieu et qui n'est rien que l'amour de Dieu, est destinée à rentrer de nouveau dans le sein de Dieu pour y aller trouver le bonheur. L'homme qui possède en lui une particule de l'être de Dieu, peut laisser librement agir cet être. Cet être agissant est amour, et la réaction naturelle, qui s'en suivra spontanément, deviendra bonheur.

L'être, dans l'individualité humaine, devient amour, et l'amour retournant vers l'être, devient bonheur.

Chez l'homme comme chez Dieu, après l'action de l'être vient la réaction. Après le faire vient le devenir, après le donner vient le recevoir; après l'homme actif vient l'homme passif ou réceptif; après l'homme qui agit l'homme qui se repose. Si l'action de l'homme a été forte, la réaction sera forte; si l'action a été faible, nécessairement la réaction sera faible; si l'action a été nulle, il faut que la réaction soit nulle. Ainsi d'après la quantité plus ou moins grande de l'amour de l'homme, sera mesurée la quantité plus ou moins grande de son bonheur.

Si nous disons : *par l'amour l'homme devient*, nous devons donc logiquement ajouter : *sans amour l'homme ne peut devenir.*

Mais quel sort sera donc réservé à l'homme qui ne peut devenir?

Un tel homme restera toujours avec la particule d'être, immortelle et intuable, que lui a donnée le créateur. Mais cet être n'agissant pas et ne réagissant pas, restera fatalement inachevé. Cette créature, qui n'ayant pas profité du temps de l'épreuve, lui donné par Dieu pour faire ce qu'elle pouvait librement faire, ne deviendra pas ce qu'elle aurait dû devenir et pu devenir; son existence, suspendue entre le néant et l'être, restera à tout jamais placée à moitié chemin dans sa carrière et s'arrêtera toujours, hélas! Cette créature, sortie hors de Dieu, ne pourra plus rentrer là d'où elle est sortie. Destinée à devenir ce que Dieu lui-même est devenu depuis toute l'éternité, elle aura manqué son but et sa destination; elle restera toujours immobile au milieu de son chemin; elle regardera en avant vers le bonheur, elle jettera les yeux en arrière vers le néant; mais elle ne pourra ni aller en avant ni

reculer en arrière; elle ne pourra plus atteindre ni le bonheur ni le néant.

On peut donc dire que la cessation du devenir, pour l'homme, c'est le vrai malheur.



§ 10. *Par l'amour Dieu est, par l'amour l'homme devient.*

Par l'amour Dieu est devenu Dieu depuis toute l'éternité, par l'amour l'homme deviendra ce que Dieu est.

L'homme, en naissant, reçoit l'étincelle d'un feu qui ne pourra s'allumer et flamboyer que plus tard. Cette étincelle ne deviendra une flamme lumineuse qu'après qu'elle aura été dégagée de l'entrave corporelle, à laquelle elle est temporairement liée, entrave nécessaire pour cacher son trop vif éclat et pour permettre à l'homme de conserver sa liberté avec son individualité. Cette étincelle, pendant le temps qu'on nomme la vie et qui n'est en réalité que le prélude de la vraie vie, ne cesse jamais de répandre autour d'elle quelques lueurs, mais ne brille toujours qu'à moitié, ne donne qu'une lumière très faible. Cette étincelle est pour ainsi dire

cachée et ne peut ni éclairer ni échauffer beaucoup, mais guide l'homme assez pour qu'il ne puisse s'égarer en route. Elle le guide dans les chemins ténébreux où il doit marcher, et l'éclaire d'autant mieux que les ténèbres environnantes sont plus intenses. Elle le guide toujours et l'éclaire jusqu'à ce que vienne le moment de la seconde naissance, le moment de la mort, où, enfin, l'étincelle deviendra flamme. C'est à ce moment-là qu'elle commencera à briller de tout son éclat, c'est alors qu'elle commencera à s'enflammer de toute l'ardeur dont elle est capable.

Ce moment est un heureux moment. La vie des individualités cesse et la grande vie de l'être commence. L'étincelle, si elle est vraiment dégagée de tout ce qui est terrestre et corporel, peut librement rentrer là d'où elle était sortie, peut librement se précipiter dans le brasier immense de l'amour, y consumer son individualité, et

s'épanouir pendant toute l'éternité aux suaves rayons d'un bonheur dont aujourd'hui nous ne pouvons nous rendre compte.

Personne ne sait comment se vit cette grande vie de l'être que tous nous voulons vivre. Cette vie d'amour et de bonheur, aujourd'hui incompréhensible pour nous, quand elle aura enfin commencé, sera pour l'homme la seconde et dernière étape de sa carrière, la phase finale et définitive de son existence. On pourra dire de celui qui vit cette vie, qu'il est devenu, qu'il est arrivé à sa destinée. On pourra dire que l'homme a cessé d'être, a perdu son être individuel pour devenir ce que Dieu est.

L'homme étant parvenu jusque là ne sera plus homme. L'être qu'il possède, c'est-à-dire qu'il avait possédé, pourra librement devenir amour, et l'amour devenir librement bonheur. L'amour sans cesse sortira hors de l'être, et sans cesse y rentrera, sera transformé en bonheur. Et il n'y aura

plus qu'un seul amour pour aimer, et il n'y aura qu'un seul bonheur pour jouir. L'immensité de tous les êtres, disons de l'être, s'associera, se fondra ensemble pour produire un seul amour qui sera immense et de cet amour immense naîtra un bonheur qui sera aussi grand que l'être et son amour.

C'est là le règne de l'être, vivant dans une union intime avec l'amour et le bonheur. L'être après avoir engendré l'amour, lui donnera la main pour aller à la rencontre du bonheur. L'être après avoir donné l'amour, recevra le bonheur par lui et avec lui. L'être sans cesse semera l'amour et le cultivera, et sans jamais discontinuer ils seront toujours occupés ensemble à récolter le bonheur pour en jouir. Et l'homme, ne conservant de son individualité que le souvenir de ce qu'a fait jadis son cœur et rien que ce souvenir, ne pourra plus faire qu'une seule et unique chose, aimer.

Arrivé jusque là, on ne verra plus une

foule de petits points lumineux luisant d'un éclat varié; non, on ne verra qu'un seul grand feu immense, englobant tout ce qui est capable d'être embrasé, un feu qui consumera tout l'être dans un seul et grand brasier d'amour, chauffant toutes les régions éthérées des espaces infinis.

Ce grand brasier n'est qu'amour, et la douce chaleur qu'il répandra partout n'est que bonheur. On ne verra rien qu'amour, on ne sentira rien que bonheur. Il n'y aura plus ni amour personnel, ni amour égoïste. Personne ne verra plus son propre amour, non, un tel n'existera plus. On verra simplement l'amour, et on le verra dans son éclat le plus pur. Personne ne sentira plus son propre bonheur, car chacun s'aura oublié, personne ne se reconnaîtra plus soi-même dans cette grande confusion amoureuse; chacun ne connaîtra plus que l'être, ne verra plus que l'amour, ne sentira plus que le bonheur, que le bonheur de l'être, que le bonheur de l'amour.

Il ne restera que l'Amour; il ne restera plus rien qu'un seul et universel Amour partout répandu et devenant partout Bonheur. On entendra toujours le même cantique d'un éternel Bonheur; on n'entendra pas des mélodies diverses. Non, chaque créature, rentrée maintenant dans le sein de Celui hors duquel elle était pour un instant sortie, sera totalement unie et confondue avec Lui. La créature aura disparue et toute la création sera comme effacée. On n'entendra pas une multitude de voix diverses entonnant chacune le chant qui lui plaira; on n'entendra qu'un seul et même chant. Toutes les notes, mêlées ensemble comme si elles sortaient toutes d'une seule bouche, concorderont ensemble pour produire un concert infiniment harmonieux. Toutes les voix ne formeront en quelque sorte qu'une seule voix, et l'oreille ravie entendra, pendant toute l'éternité, le mélodieux chant du Bonheur des cieux.

## DERNIER MOT AU LECTEUR.

*Aimons-nous les uns les autres et ne faisons  
jamais rien que nous aimer.*

Pour terminer, cher lecteur, le dernier mot que je vous dirai pour vous faire mes adieux et que je voudrais pouvoir vous répéter chaque jour de ma vie, c'est celui-ci : Aimons-nous les uns les autres et ne faisons rien que nous aimer.

J'ai longuement parlé de l'amour, et je ne sais vraiment pas si j'ai réussi à satisfaire ceux qui ont bien voulu m'écouter et me suivre.

Cependant je sais une chose et j'en suis bien persuadé ; je sais que mes intentions, en écrivant ces quelques pages, ont été bonnes. J'ai voulu faire tout le bien dont Dieu m'a rendu capable. J'ai fait tout ce que j'ai pu faire. C'est donc assez, n'est-ce pas ?

J'ai écrit pour être aimé de vous, cher

lecteur. Etre aimé, voilà ma seule ambition. L'amour est la seule nourriture de mon âme; et je crois sentir que vous êtes disposé à ne pas me laisser souffrir de cette faim là.

Aimez-moi donc un peu, ami lecteur. Donnez-moi de votre amour quelques gouttes seulement. Moi, je vous ai donné mon cœur tout entier; j'en ai vidé tout le contenu, pour le verser dans les cœurs de ceux qui voudront bien le recevoir.

En écrivant ces quelques pages, je me suis donné beaucoup de peine, parceque je comptais recueillir par elles quelques bons sentiments de vous, cher lecteur; et si je ne réussissais pas je deviendrais plus malheureux que je ne suis déjà.

Nous errons ici-bas dans cette vallée de misères; comment y pourrions-nous dépenser mieux la somme des longues années que le destin a comptées à notre vie, qu'en nous consolant mutuellement, qu'en nous



eucourageant l'un l'autre dans la dure épreuve que nous devons soutenir, qu'en nous unissant pendant cette vie déjà dans le même amour qui dans l'autre produira notre félicité et notre unique bonheur?

*Aimons-nous les uns les autres!* voilà le cri de ralliement que je ne puis m'empêcher de répéter encore une fois. Combien de fois n'avons-nous pas dit: l'amour est tout. Et c'est vrai. Agissons donc en conséquence, en nous aimant les uns les autres. Soyons tous unis ensemble par le lien d'un amour désintéressé, et nous ferons de grandes choses.

Aimons le petit comme le grand, car tous ont le même cœur. Et que celui qui veut réellement devenir plus grand qu'un autre, s'applique à aimer plus que cet autre. Toutes les distinctions artificielles du monde ne sont que des néants qui brillent d'un faux éclat.

**Aimons-nous donc et ne faisons jamais rien que nous aimer. Aimons-nous les uns les autres; devenons grands par l'amour et nous serons grands en Dieu.**

**FIN.**